

## PARIS S'AMUSE-T-IL?

---

Paris ne s'amuse pas quand il ne danse pas.

— Nuit et jour, à tout venant,  
Je chantais la *Marseillaise*.  
— Vous chantiez, j'en suis fort aise,  
Eh bien ! dansez maintenant.

Où est la cigale pour danser ? Et qui payera les violons ?

La danse n'est pas ce que j'aime ; mais j'aime à voir danser. Ce beau chaos, ces spirales, ces tourbillons, ces arcs-en-ciel, me détachent de mes pieds et je m'envole sur les violons d'Olivier Metra dans le ciel des féeries. Il est si beau de voyager sans partir !

Les femmes aiment le bal pour elles-mêmes ; les hommes ne l'aiment que pour les femmes. Car, si Lamennais, qui n'allait pas au bal, a dit que la

femme n'exhale son parfum qu'à l'ombre, elle n'exhale son esprit qu'au bal. La femme, c'est le cœur de l'homme ; mais le bal, c'est la tête de la femme.

D'ailleurs, si la danse n'était pas une poésie, les anciens n'en auraient pas fait une Muse ; Plutarque n'aurait pas dit que la musique est une danse parlante, et que la danse est une poésie muette. Un homme et une femme qui dansent ensemble imaginent tout.

Les Grecs ont plus dansé que les autres peuples ; ils ont plus dansé que les Allemands ne valsent. La danse faisait partie de leur gymnastique ; elle était ordonnée par les médecins du temps d'Aristophane, qui ne valaient peut-être pas mieux que les médecins de Molière ; elle entrait dans les exercices militaires, et Xénophon en était aussi heureux qu'Alcibiade. Elle était de tous les âges et de toutes les conditions ; elle entrait dans les festins ; elle animait les fêtes ; les poètes même récitaient et chantaient leurs vers en dansant : ce qui fit appeler les poètes danseurs. Anacréon répète dans les odes de sa vieillesse qu'il est toujours prêt à danser ; Socrate danse avec Aspasia, ce qui fait sourire Platon ; Aristide danse dans un festin de Denis de Syracuse, ce qui a contribué à le faire appeler le Juste, parce qu'il dansait en mesure.

La danse était pour les femmes de la Grèce un mérite essentiel. La belle Hélène dansait à une fête

de Diane quand elle fut enlevée par Thésée et Piri-thoüs. Lisez Plutarque, lisez Homère : « La belle Polymèle faisait tout l'ornement de la danse ; l'enjoué Mercure, l'ayant vue danser à une fête de Diane, en devint éperdument amoureux. »

Dans le théâtre grec, la danse ne fut introduite que comme un accessoire : on sentit qu'elle pouvait reproduire une action. Les danses des anciens étaient presque toujours des tableaux d'une action connue ; les danses des peuples orientaux sont encore ainsi, au lieu que les nôtres ne consistent guère qu'à montrer de la légèreté ou présenter des attitudes agréables. Au théâtre, nous nous en tenons trop à Camargo, qui dansait comme une Nymphé et Sallé comme une Grâce du dix huitième siècle. Socrate et Platon, le père et le fils de la philosophie, mettaient la danse d'action au rang d'un art. Socrate termine sa vie par un ballet avec Aspasia. Pyrrhus fut le Cellarius de la danse pyrrique. Pylade fut ensuite le Markowsky de la danse italique. Rome n'était plus dans Rome là où n'étaient plus Pylade et Batylle. Le prince Tacite, prince aussi des historiens, a célébré le magnifique bal masqué des jardins de Messaline, quand elle quitta Claudé pour épouser son ami Silius. Un amant est presque toujours un danseur donné par le mari.

L'empereur Constantin exila de Rome tous les

philosophes et garda les danseurs. Un bon danseur est rare comme un chef-d'œuvre : des philosophes, on en met partout.

Les Gaulois donnaient des fêtes galantes et pastorales. Chérébert, roi de France, qui tenait sa cour à Paris, s'éprit, dans un bal, de la belle Méroflède et de la jolie Marcovelde, et il les épousa toutes les deux, l'une après l'autre : Méroflède la première, parce qu'elle finit par danser mieux que sa sœur.

Isabelle de Bavière ne voulut se marier à Charles VI qu'après la fin d'un bal magnifique. Catherine de Médicis donna des bals et des carrousels, à l'hôtel des Tournelles, qu'elle quitta pour les Tuileries; à l'hôtel de Soissons, où est aujourd'hui la Halle aux blés. La superstitieuse Médicis ne voulait pas aller au château de Saint-Germain, parce qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle y mourrait. Ainsi Louis XIV tournait les talons à Saint-Denis, où étaient les caveaux de ses pères. Louis XIV dansa à Versailles : la danse, c'est moi ! dit le roi Soleil.

Madame de Sévigné trouva que le Soleil avait beaucoup d'esprit, parce qu'il dansa un beau soir avec elle.

Louis XIII, en 1635, donna au Louvre un bal qui est allé à la postérité. Toutes les beautés de la cour y figurèrent : madame de Longueville y apparut, arrachée à seize ans des Carmélites. La Ga-

zette de France a gardé la description de cet illustre ballet du Louvre; elle nomme tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames qui y dansèrent; et voici l'apothéose : « Le grand *ballet de la Reine* ravit tellement les sens de cette assemblée, qu'il laissa tous les esprits en suspens. Lequel était le plus charmant, ou des beautés qui y parurent, ou des pierreries dont il était tout brillant, ou des figures qui représentaient les seize divinités dont il était composé : la Reine, mademoiselle de Bourbon, mesdames de Longueville, de Montbazou, de Chaulnes, de la Valette, de Retz, mademoiselle de Rohan; mesdames de Liancourt et de Mortemart; mesdemoiselles de Sénécé et de Hautefort, d'Esche, de Vieux-Pont, de Saint-Georges et de La Fayette, qui n'en sortirent, et toute l'assistance, qu'à trois heures du matin, chacun remportant de ce lieu plein de merveilles la même idée que celle de Jacob, lequel, n'ayant vu toute la nuit que des anges, crut que c'était le lieu où le ciel se joignait avec la terre. »

Louis XIV, lui, à son tour, fit joindre l'Olympe au Paradis. Le Louvre était plus biblique, Versailles fut plus mythologique.

Louis XIV ne danserait plus aujourd'hui et dirait, en nous voyant danser, que son règne est fini.

Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Voilà ce que disait une dame à Alfred de Musset, je ne dirai pas lorsqu'il était jeune, — il le fut toujours, — mais lorsqu'il avait vingt ans. On pourrait appliquer ce même vers à notre siècle ou plutôt à la jeunesse de notre siècle : on le dit vieux aujourd'hui. Sur les trois choses qu'il aimait, il en a oublié deux. La danse a encore ses violons et ses demoiselles, mais le combat finirait bientôt faute de combattants, s'il n'y avait toujours des filles à marier. Il y a là une grave question digne de préoccuper les économistes. Les mères de famille soutiennent que le premier mot du contrat de mariage c'est une contredanse, et le dernier, une valse. Mais combien de danseurs et de valseurs restent sur le carreau ! madame de L... disait gravement à un homme politique : « La population diminue à Orléans depuis qu'on y danse moins. » Et l'homme politique répliqua gravement : « Je crois plutôt que c'est depuis qu'on y a élevé une statue à Jeanne d'Arc. »

Molière a mis de la danse dans *Amphitryon* et dans *Pourceaugnac*. C'était dans le temps de la *villanelle napolitaine*, de la *padouane*, de la *gailarde*, des *canaries*, du *passo-mezzo*, du *matacin*. Marguerite de Valois avait amené la *pavane*, Catherine de Médicis avait introduit le *menuet* ; du menuet naquit la *gavotte*.

Enfin, parut la *contredanse*, qui vient de l'An-

gleterre, comme était venue la *pavane* de l'Espagne, et la *lallemande* de l'Allemagne. Le *menuet*, lui, est français, il est du Poitou.

Le *cotillon* est tout à fait national ; il est l'orgueil de la cour de France. Il a fait de Lauzun le héros de la princesse de Montpensier.

La *country-dance* se francisa par le docteur Tré-nitz, et ce fut la *trénis*. Pendant que la *country-dance* s'en allait, nous rapportâmes d'Allemagne la *valse*, comme une dépouille opime. Alors toute la France se prit à valser sous l'Empire, malgré les imprécations de lord Byron, je crois même que lord Byron n'a écrit son ode contre la *valse* que pour venger la *country-dance*, sa compatriote. Je sais bien aussi que lord Byron boitait, un peu plus, dit-on, que mademoiselle de la Vallière et que M. de Talleyrand.

Ce même M. de Talleyrand, de qui le royaliste Rivarol disait, en 1790, dans le cercle de madame de Staël : « Ce maudit boiteux nous fera danser bien du chemin ; » ce même M. de Talleyrand, qui avait hanté les bals des victimes, les bals du Directoire, les bals de l'Empire, qui avait vu les anneaux d'or aux pieds de mesdames Tallien, Récamier, Visconti, la princesse Élisabeth, la princesse Caroline, a passé comme une ombre dans tous les bals du premier tiers du siècle. En mourant, il a demandé pardon au pape d'avoir trop dansé.

La Révolution ferma violemment les bals et déchira les masques. En janvier 1790, on commença à interdire les déguisements du carnaval : « Il est expressément défendu à tous particuliers de se déguiser, de se travestir ou masquer, à peine d'être arrêtés, démasqués sur-le-champ, et conduits devant le commissaire de police de la section. Il est défendu de donner aucun bal masqué, public ou particulier... » Signé : *Bailly, maire de Paris*.

La loi des masques prépare la loi des suspects. Mais on dansait la Carmagnole !

Après le 9 Thermidor, la France se reprend à danser. C'est à qui se dira victime, pour aller au *bal des victimes*. Le Directoire donna un premier bal au Luxembourg. « Quand il avait voulu tenir sa première séance, il n'avait trouvé qu'une table vermoulue, un paquet de plumes, une main de papier et quelques bûches pour se chauffer. » La prison redevint palais, le palais devint bal. Mais c'en était fait des parterres de roses : depuis *le bal des victimes* on ne dansa plus en France que sur un volcan.

Cette parole a fait un ministre, M. de Salvandy. Combien de ministres le sont à moins ! Tout le monde a parlé de ce bal célèbre du duc d'Orléans à la veille de la révolution de Juillet. C'est là que je fis mon entrée dans le monde :

A neuf heures précises, Charles X arriva avec le roi et la reine de Naples, le prince de Sa-

lerne, pour lequel on donnait la fête, le dauphin, la dauphine, madame la duchesse de Berry donnant la main à ses deux enfants. Quand madame la duchesse de Berry commença le *cotillon* avec le duc de Chartres, le duc d'Orléans dit à M. de Salvandy :

— Croyez-vous que le prince de Salerne est content de ma fête ?

— Monseigneur, s'il n'était pas content, il serait bien difficile, car nous dansons sur un volcan.

Que dirions-nous aujourd'hui ?